

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

HORS-SÉRIE

Actes du colloque international

**ÉMERGENCE
ET RECONNAISSANCE**



Volume II - Bouaké, les 03, 04 et 05 Août 2017 Côte d'Ivoire

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : *administration@perspectivesphilosophiques.net*

Site internet : [http:// perspectivesphilosophiques.net](http://perspectivesphilosophiques.net)

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Dr. N'dri Marcel KOUASSI**, Maître de Conférences
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr. Assouma BAMBA**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉNAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Dr. N'Dri Marcel KOUASSI, Maître de Conférences, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Dr Abou SANGARÉ, Maître de Conférences
Dr Donissongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Dr Steven BROU, Maître de Conférences
Secrétaire de rédaction : **Dr Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

Allocution du Président du Comité d'Organisation	1
Allocution du Directeur du Département de Philosophie.....	3
Allocution du Président de l'Université.....	7
Allocution du représentant du parrain.....	11
Avant-propos : Argumentaire.....	13
PLÉNIÈRES.....	15
Optimisme et engagement	
Mahamadé SAVADOGO.....	16
ATELIERS.....	26
SOUS-THÈME I : ÉTHIQUE, ONTOLOGIE ET ALTÉRITÉ.....	27
Le coexister comme un vecteur de l'émergence	
Pascal Dieudonné ROY-EMA.....	28
Défis culturels de la reconnaissance en Afrique à l'ère de la procréatique	
Victorien Kouadio EKPO.....	44
Fondements métaphysiques de l'idée d'émergence : une lecture bergsonienne à partir de la théorie de la durée créatrice	
Albert Amani NIANGUI.....	62
Émergence africaine et reconnaissance au prisme de Bergson : entre le possible et le réel	
Honoré Kouassi ELLA.....	80
L'altruisme, fondement de l'émergence véritable chez Platon	
Fatogoma SILUÉ.....	98
L'idée d'émergence chez Platon, une ascension vers le bien	
Amed Karamoko SANOGO.....	111
Le désir de reconnaissance au cœur du social: l'éthicité hégélienne en promotion de soi	
Kakou Hervé NANOU.....	125
SOUS-THÈME II : CULTURE ET DÉVELOPPEMENT.....	145
Le postulat de l'essence critique de la philosophie entre émergence et reconnaissance	
Didier NGALEBAYE.....	146

L'émergence comme sortie de la minorité Eric Inespéré KOFFI	170
De la réappropriation critique des savoirs endogènes : une théorie de l'émergence Jackie E. G. Z. DIOMANDÉ	187
Reconnaissance et développement chez Kwame Nkrumah Akpa Akpro Franck Michaël GNAGNE	203
SOUS-THÈME III : GOUVERNANCE ET UTOPIE.....	213
Société civile et gouvernance de la chose publique chez Spinoza : pour une émergence de la démocratie en Afrique Assanti Olivier KOUASSI.....	214
Démocratie et émergence en Afrique : la reconnaissance de l'idée platonicienne du bien comme creuset paradigmatique des valeurs N'Goh Thomas KOUASSI.....	234
Émergence et problématique de reconnaissance des droits humains dans les pays en voie de développement Berni NAMAN.....	250
La justice sociale platonicienne : pour l'émergence et la reconnaissance des États africains Nanou Pierre BROU.....	266
Réflexion seconde et défi d'émergence de l'Afrique Moulo Elysée KOUASSI.....	284
SOUS-THÈME IV : ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ.....	307
La problématique de l'émergence de la femme autour de la philosophie hobbesienne Amenan Madeleine KOUASSI.....	308

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives*

Philosophiques est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DU COMITÉ D'ORGANISATION

Mesdames, messieurs, honorables invités, en vos rangs, grades et qualités, chers amis de la Presse, chers Étudiants,

Je voudrais, avant tout propos, remercier le Professeur **Fie Doh Ludovic**, Chef du Département de Philosophie, de l'honneur qu'il nous a fait, à l'ensemble du comité de coordination et à moi-même, de nous avoir confié l'organisation de ce colloque. C'est au nom de cette équipe que j'ai eu plaisir à diriger, et que je remercie, que je prends la parole ce matin pour souhaiter à tous et à chacun la cordiale bienvenue en Côte d'Ivoire et à Bouaké.

Mesdames et messieurs,

Le lieu qui nous accueille pour ces moments de réflexion est l'**Université**. L'essence de cette école supérieure ne peut parvenir à la puissance qui est la sienne que si, avant tout et toujours, les **Départements** qui en constituent les poches d'animation sont eux-mêmes dirigés par le caractère inexorable de leur mission : Éveiller et faire briller la lumière. Mais, y a-t-il meilleure manière de faire briller la lumière que d'organiser un colloque qui, comme le mot lui-même l'indique, est un lieu, une occasion qui fait se tenir ensemble des sachants pour rendre un concept fécond en le questionnant convenablement ? Ainsi, le Département de philosophie, pour l'occasion qu'il offre à toute cette crème de pouvoir s'exprime sur « **Émergence et reconnaissance** », vient pleinement assumer l'obligation qui est la sienne de répondre à l'appel de l'Université.

Mesdames et messieurs,

Permettez qu'à ce niveau de mon propos, j'adresse les sincères remerciements du comité d'organisation à Monsieur le Ministre des Infrastructures économiques, **Docteur Kouakou Koffi Amédé**, notre Parrain, représenté ici par Monsieur **Ekpini Gilbert**, son Directeur de Cabinet, pour son soutien et ses conseils. Je tiens également à remercier Madame le Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, le **Professeur Bakayoko-Ly Ramata**, représenté ici par le **Professeur Bamba Abdramane**, Directeur de la recherche au Ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche scientifique, pour ses encouragements.

Chers participants, le comité d'organisation a travaillé avec engagement et dévouement pour vous offrir les meilleures conditions d'accueil possibles. Mais malgré cet engagement et cette volonté des imperfections pourraient être constatées. Je voudrais, au nom du comité d'organisation, solliciter votre indulgence pour ces faiblesses liées certainement à la finitude de l'homme.

Mesdames et Messieurs, nous sommes à une messe de la parole. Et de la parole le sage Abron, **Kwabenan Ngboko**, dit:

« **Kasa Bya Kasa. Kasa Yè Ya. Kasa Kasa a. Kasa Krogron** », qui se traduit comme suit :

« Toute parole est parole. Parler est facile et difficile. Qui veut parler, doit parler clair, bien, vrai ». Puisse la transcendance permettre à chacun de parler **clair, bien et vrai**.

Je vous remercie

Monsieur Abou SANGARÉ
Maître de Conférences

ALLOCUTION DU DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

Monsieur le Directeur de la recherche, Professeur Bamba Abdramane, Représentant
Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique,
Professeur Bakayoko-Ly Ramata,

Monsieur le Directeur de Cabinet, Monsieur Ekpini Gilbert, représentant le M. le
Parrain, le Ministre des infrastructures économiques, Docteur Kouakou Koffi Amédé,

Monsieur le Président de l'Université Alassane Ouattara

Monsieur le Doyen de l'UFR Communication, Milieu et Société

Mesdames et Messieurs les Doyens des UFR,

Mesdames et Messieurs les Directeurs de Centres et Chefs de services,

Mesdames et Messieurs les chefs de Départements

Mesdames et Messieurs les Enseignants-Chercheurs, chers collègues,

À nos invités et collègues venus du Burkina Faso, du Sénégal, du Congo
Brazzaville, du Niger, de la France et des universités ivoiriennes,

Chers étudiants,

Chers représentants des organes de presse,

Chers invités,

Mesdames et Messieurs,

Qu'il me soit permis, avant tout propos, en ma double qualité de chef de
Département et de Directeur de Publication de la revue *Perspectives Philosophiques*, de
remercier très sincèrement Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la
Recherche Scientifique, Le Professeur Bakayoko LY-Ramata, pour avoir accepté la
présidence de ce colloque.

Cette rencontre scientifique est organisée sous le parrainage du ministre des
infrastructures économiques, Docteur KOUAKOU Koffi Amédé. Si nous sommes en
ces lieux ce matin, c'est grâce à sa sollicitude, son esprit d'ouverture et son désir de voir
la réflexion se mettre au service de l'homme, de la société.

Nos remerciements vont également aux autorités de notre université, notamment au Président, le Professeur Lazare Marcellin POAME, pour l'appui institutionnel, à Monsieur le Doyen de l'UFR Communication, Milieu et Société, Professeur Azoumana OUATTARA pour ses conseils et encouragements,

Nos remerciements vont enfin au Comité d'organisation de ce colloque et à tous ceux qui ont effectué le déplacement à Bouaké, témoignant ainsi leur intérêt pour la chose scientifique, à toute la presse, venue couvrir cette manifestation.

Mesdames et Messieurs, lorsque qu'une après-midi de 2015, à notre bureau, le Professeur Kouakou et moi, entourés des collègues, membres du comité de rédaction de la revue *Perspectives Philosophiques*, envisagions d'organiser un colloque international, parce que convaincus que le monde universitaire ne peut vivre sans ce type de rencontres, nous étions loin, bien très loin de penser que ce moment réunirait aujourd'hui ces illustres invités que vous êtes, autorités administratives et politiques, chercheurs, enseignants-chercheurs, étudiants, venant d'horizons divers.

Deux motivations ont été à l'origine du choix de thème de ce colloque.

Nous sommes des universitaires, mais citoyens d'un pays. Il est de notre devoir de penser notre société. Nous le savons tous, l'émergence, en Côte D'Ivoire, est promue et sous-tend la gouvernance actuelle. Il nous revient d'accompagner le politique dans sa quête d'un bien-être du citoyen. Platon, dans la *République*, révèle que le désordre social apparaît quand chacun ne respecte pas sa fonction. Nous ne sommes pas des hommes politiques, mais des penseurs voulant apporter leur contribution à la quête du plein épanouissement de l'homme, de tout homme. Nous le ferons dans le respect du jeu intellectuel et de l'éthique universitaire. C'est pourquoi nous mettrons l'accent sur la dimension sociale de l'émergence.

En ce sens, il s'agira d'apporter un éclairage sur les enjeux de l'émergence qui semblent se résumer en des chiffres, en des termes économétriques, au point de penser qu'un pays émergent se caractérise par un accroissement significatif de son revenu par habitant. Et pourtant, l'émergence n'est pas uniquement cela, c'est pourquoi nous mettons ce concept en rapport avec la reconnaissance. Expression d'un besoin de visibilité, de respect, de dignité que chacun estime dus, la reconnaissance semble bien être la condition de l'épanouissement du sujet ou du groupe, et son aptitude à participer

à la construction de la vie publique. Il s'agira de voir, pendant ce colloque, si l'émergence peut s'accommoder du déni de reconnaissance.

Pour notre génération prise, en effet, dans le vertige de la rationalité instrumentale, dans une société de plus en plus atomisée, caractérisée par l'oubli de la reconnaissance, qu'il soit individuel, fondé par le sujet universel de type kantien d'approche honnetienne, ou collectif, culturel ou politique de la perspective de Charles Taylor, symptôme d'un monde aplati, en quête d'une autodétermination anthropocentrique incertaine, il est impérieux de repenser notre rapport aux autres mais à nous-mêmes. Dans notre société technocapitaliste et totalitaire caractérisée par l'uniformisation des cultures et des comportements, en effet, il n'est pas aisé pour l'individu d'entretenir des rapports véritablement humains et vrais avec lui-même et avec autrui. Inscrit dans une logique capitaliste, l'homme semble agir désormais par calcul rationnel de ses intérêts, observateur à distance du jeu des forces et des chances de gains, loin de toute empathie avec les autres humains. Ce rapport froid et désenchanté au monde consiste à traiter ce monde et les êtres qui l'habitent comme des objets. Cette réification va jusqu'à la fragilisation de l'auto-reconnaissance. La réification comme telle est un oubli de la reconnaissance qui ne peut être réparé que par le ressouvenir d'une existence avec les autres en société. C'est pourquoi, il convient de convoquer l'émergence au tribunal de la raison critique.

Ce colloque a pour ambition de :

- Discuter et débattre autour de sujets relevant du social, de l'éthique, des droits de l'homme et de la culture ;
- Présenter, dans une approche systémique les conditions de l'émergence ;
- Mettre en évidence la nécessité d'une approche interdisciplinaire dans la recherche de l'émergence ;

Nous voulons alimenter le débat, faire de ce moment un lieu d'incubation de la décision politique, c'est-à-dire permettre au politique de faire un choix éclairé.

Mesdames et Messieurs, au sortir de ce colloque, nous comprendrons aussi certainement que la philosophie ne consiste pas à tenir des discours oiseux de types à hypostasier les conditions sociales d'existence de l'homme. En ce sens, les Francfortois, notamment Adorno affirme que si la philosophie ne veut rester à la remorque de l'histoire,

elle doit suspecter tout le réel. La philosophie est plus qu'un passe-temps pour des intellectuels qu'on qualifierait de désœuvrés. Ce colloque est un appel à la communauté, un appel à sortir de notre particularité pour retrouver le cosmos des éveillés, qui est pour nous le monde de la pensée, devant projeter sa lumière sur l'univers traversé pas les avatars de la modernité. Ce rôle sociétale de la philosophie convaincra certainement nos autorités afin d'ouvrir le Département de Philosophie de l'Université Peleforo Gon Coulibaly. Annoncé depuis au moins quatre ans, ce Département, malgré le nombre de docteurs en philosophie y affectés, n'existe pas encore.

Je vous remercie

Monsieur Ludovic FIE DOH

Professeur Titulaire

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ

Monsieur le Représentant du Ministre des Infrastructures économiques,
Monsieur le Représentant de Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et
de la Recherche Scientifique,
Monsieur le représentant du Préfet de Région,
Monsieur le représentant du Président du Conseil régional,
Monsieur le Maire de la Commune de Bouaké,
Madame et Monsieur les Vice-Présidents de l'UAO,
Monsieur le Secrétaire général,
Madame la Directrice du CROU,
Madame et Messieurs les Doyens des UFR,
Messieurs les Directeurs de Centre,
Mesdames et Messieurs les Chefs de service,
Mesdames et Messieurs les Chefs de département,
Madame et Messieurs les experts,
Mesdames et Messieurs les Enseignants-Chercheurs,
Chers collaborateurs du personnel administratif et technique,
Chers étudiants,
Chers amis de la presse,
Mesdames et Messieurs,

C'est avec un plaisir partagé par tous les acteurs de l'Université Alassane Ouattara que je prends la parole, ce matin, à l'occasion du colloque international sur la thématique de l'émergence en lien avec la Reconnaissance, organisé par le Département de philosophie.

L'effectivité de ma joie singulière est structurée par l'idée que le Département de Philosophie de l'Université Alassane Ouattara continue de faire jouer à ses principaux animateurs le rôle qui doit être le leur, à savoir celui de toujours passer au crible de la

pensée critique les idées, les concepts à visée développementaliste, marqués du sceau de l'ignorance, de la connaissance approximative ou d'une vulgarisation brumeuse.

C'est le sens qu'il me plaît de donner à ce colloque dont je salue la tenue à Bouaké, à l'Université Alassane Ouattara, car il permettra certainement de mettre au jour et à jour la complexité du concept d'émergence, ses dimensions et ses usages multiples, perceptibles à travers les discours politiques, les débats de salon et les rencontres scientifiques. Qu'est-ce que l'émergence ? Telle est la question inévitable à laquelle ce colloque devra donc répondre.

Pour ma part, une appréhension globalisante du phénomène me permet d'affirmer que si le concept a bien évolué depuis son émergence au début du 20ème siècle, il apparaît à la conscience de l'analyste averti comme un mouvement ascendant, porté par une totalité cohérente et conquérante, orientée vers une fin économiquement et socialement désirée. L'émergence est un élan construit et constant préparant à un saut qualitatif. D'un point de vue sociétal, elle suppose et présuppose une double modernisation, celle des infrastructures et des institutions.

Autrement dit, nous attendons de ce colloque une bonne archéologie du concept d'émergence, affranchi des premières ébauches des émergentistes. Ce sera l'occasion de prémunir ce dernier contre les extrêmes de l'émergentisme technocratique et du logocentrisme émergentiste.

En effet, en ses dimensions ontique et ontologique, l'émergence peut donner lieu à des usages allant du technocratique au logomachique en passant par l'économocentrique et le propagandiste. Elle doit, de manière impérieuse, se distinguer des notions connexes, susceptibles de la rendre brumeuse, notamment la résurgence et la jactance qui sont en fait des surgissements erratiques.

C'est pourquoi, nous attendons également de ce Colloque une consolidation sémantique impliquant le polissage du concept d'émergence sans polysémie rébarbative afin de faire émerger poliment une mentalité neuve, novatrice et constamment innovante sous-tendue par un besoin rationnel de reconnaissance.

Mesdames et Messieurs, l'émergence étant la chose la mieux partagée dans tous les pays en développement dont les citoyens aspirent à un mieux-être, cette mentalité

nouvelle devra s'incarner dans un nouveau type de citoyen, caractérisé par le respect polyforme et exemplaire, transcendant les frontières de l'anthropos et avec la force du besoin de reconnaissance, porté sur les fonts baptismaux par la dernière figure de l'École de Francfort, Axel Honneth.

La consolidation sémantique dont il est ici question devra s'accompagner d'une vulgarisation scientifique du concept d'émergence. Ce type de vulgarisation doit permettre de sortir le vulgaire de sa minorité au sens kantien du terme et de son ignorance pour le réconcilier avec les valeurs fondatrices de l'Émergence sociale parmi lesquelles le sens du civisme et le culte du travail.

Fort heureusement, la Côte d'Ivoire, consciente du poids des impondérables susceptibles de peser lourdement sur sa marche vers l'émergence, a adopté la voie prudentielle, plus réaliste, celle qui recommande de fixer un horizon et non une date. D'où l'expression « horizon 2020 » qui traduit une temporalité élastique et raisonnable.

Mesdames et Messieurs, je voudrais, à ce stade de mon propos, adresser les remerciements de l'Institution à Monsieur le Président de la République et à son gouvernement pour avoir pris la pleine mesure du défi que constitue l'émergence pour tous les pays africains en voie de développement, en situation de mal développement ou en passe d'être développés.

Je tiens également à remercier spécialement Madame le Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, le Professeur Bakayoko-Ly Ramata. En effet, sous la houlette de notre Ministre de tutelle et des acteurs des Universités, l'on assiste à une mue de l'Enseignement supérieur, appelé à apporter sa contribution à la marche de la Côte d'Ivoire vers l'Émergence. J'en veux pour preuve ce colloque dont je félicite les initiateurs et les organisateurs qui n'ont ménagé aucun effort pour réunir, sur le sol de l'UAO, les enseignants-chercheurs et les experts nationaux et internationaux susceptibles de débroussailler le terrain toujours en friche de l'Émergence.

Je ne saurais clore mon propos sans exprimer ma profonde gratitude au Représentant du Ministre des infrastructures, Monsieur Gilbert Ekpini, porteur d'un précieux message de la part du Ministre Amédé Koffi Kouakou, au Représentant du Ministre de l'Enseignement supérieur, le Professeur Bamba qui, bien qu'averti à la dernière minute, a tenu à effectuer le déplacement. Permettez enfin que j'exprime ma

gratitude aux Autorités de la ville de Bouaké. Je pense précisément au Préfet Konin Aka dont le soutien ne nous a jamais fait défaut, au Président du Conseil régional, Monsieur Jean Kouassi Abonouan, pour sa sollicitude constante et au Maire Nicolas Djibo, notre partenaire exemplaire. Je n'oublie pas tous ceux qui ont accepté (étudiants, travailleurs, hommes politiques), ce matin, de consacrer une partie de leur temps à l'Émergence philosophiquement interrogée.

Je vous remercie

Professeur Lazare POAMÉ

ALLOCUTION DU REPRÉSENTANT DU PARRAIN

Mesdames et Messieurs,

Je voudrais, de prime abord, vous exprimer les sincères regrets du Dr. Kouakou Amédé, Ministre des Infrastructures Économiques, de n'avoir pas pu personnellement être présent à cette cérémonie d'ouverture, en tant que parrain de ce Colloque de la pensée philosophique sur le thème « Émergence et Reconnaissance ».

C'est donc un réel honneur, pour moi, qu'il m'ait désigné pour le représenter à ce colloque, en présence des plus hautes sommités de la réflexion philosophique de notre pays.

Mesdames et Messieurs,

L'Émergence ! Voici un concept qui est aujourd'hui entré dans le vocabulaire de tous les ivoiriens et qui est devenu, pour certains, simplement un slogan politique ; au point où ce terme, qui est sensé traduire, avant tout, un niveau de développement économique et social, est galvaudé du fait d'une utilisation à tort et à travers.

Par ailleurs, l'une des difficultés majeures de nos pays, dans l'approche socio-économique du concept de l'émergence, est de définir le référentiel par rapport auquel s'apprécie le niveau de développement. En somme, par rapport à quel pays doit-on comparer le niveau de développement économique et social de nos États afin de savoir s'ils sont émergents ou non ; d'où la notion de « Reconnaissance » !

En un mot, quelle entité est habilitée à reconnaître l'Émergence ? Sur quelles bases s'établit cette Reconnaissance et comment se décerne cette Reconnaissance ?

Mesdames et Messieurs,

Il ressort donc, de ce bref examen du concept de l'émergence, que le thème « Émergence et Reconnaissance » retenu pour votre colloque qui s'ouvre ce jour est des plus pertinent et d'actualité.

En effet, pour reprendre la célèbre pensée de Boileau, « **Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement - Et les mots pour le dire arrivent aisément** »,

Si donc le concept de l'Émergence est mieux compris et donc mieux conçu pour nos pays, il s'énoncera clairement en termes d'une meilleure orientation des politiques

de développement sociales et économiques ; et les mots pour le dire, c'est-à-dire leur explication à nos populations, seront plus aisés parce que ces populations verront concrètement les impacts de ces politiques dans leur quotidien.

Éminents et distingués Professeurs !

Lorsqu'autant de Maîtres du penser sont réunis, moins longs doivent être les discours afin de laisser place à la libre expression du savoir.

Je voudrais donc clore mes propos sur ces mots et déclarer, au nom du Dr. Kouakou Amédé, Ministre des infrastructures Économiques, ouvert le Colloque « Émergence et Reconnaissance ».

Je vous remercie !

Monsieur Gilbert EKPINI,

Directeur de Cabinet du Ministre des Infrastructures Économiques.

AVANT-PROPOS : ARGUMENTAIRE

Plus qu'un vocable, le concept d'Émergence se pose, dans les pays en voie de développement, comme un objectif à atteindre *hic et nunc*. Le flux temporel qui semble le porter à l'horizon se spatialise à l'aune des aspirations et des potentialités économiques de chaque État. La Côte d'Ivoire l'attend de 2020 ; le Sénégal, de 2025 ; le Cameroun, de 2035, etc. Et contre Lamartine, chacun murmure : « Ô temps, accélère ton vol ! ».

On parle d'émergence, concept introduit par les économistes de la Société financière Internationale (SFI) dans les années 80, pour désigner initialement les pays en pleine croissance et qui mériteraient la confiance et la reconnaissance des investisseurs privés, mobilisant ainsi les ressources pour le financement des différents programmes et projets. L'émergence correspond à un début d'industrialisation, de croissance forte et durable, et de modernisation des institutions de l'État.

Si l'émergence est devenue le leitmotiv du discours politique désormais indissociable de l'économie, c'est parce qu'elle semble s'inscrire dans un dualisme ontologique avec la reconnaissance. La dynamique de l'intersubjectivité pose au moi la réalité de l'autre comme un autre moi qui s'offusque des formes aliénantes. Elle traduit aussi le retour à l'autre, dans l'ordre du symbolique, de ce dont on lui est redevable.

Ainsi, le statut de pays émergents se manifeste aux États sous-développés comme le gage de leur reconnaissance non seulement en tant qu'espaces d'opportunité renvoyant au devoir de reconstruction, mais aussi en tant qu'entités-sujets devant bénéficier, en raison de leurs performances économiques, de l'estime et de la confiance des investisseurs internationaux. Estime, confiance et respect, c'est d'ailleurs en ces termes que Honneth marque le renouveau du concept de Reconnaissance. Cette reconnaissance, en tant que valeur significativement proche des valeurs de considération et de récompense, est aussi celle des populations exigeant de plus en plus une redistribution équitable des richesses.

En outre, la dialectique entre émergence et reconnaissance est interactive et signifie, de ce fait, que la reconnaissance peut fonder et légitimer l'émergence, qu'elle peut la catalyser et l'entretenir. Dès lors, saisir l'émergence unilatéralement, c'est la dévoyer, la galvauder, et c'est ignorer son lien irréductible, originel et non-monnayable avec la Pensée. Aussi est-il nécessaire de la saisir dans la pleine mesure de son être, de

son essence pour mieux articuler sa relation avec le devoir de reconnaissance. N'est-il donc pas venu le moment de la reconnaissance si tant est que les pays émergents sont ceux dans lesquels les niveaux de bien-être des populations, les taux substantiels des opportunités d'emploi convergent vers ceux des pays développés ? Quelles sont les réflexions et actions à mener pour rendre compatibles les concepts d'Émergence et de Reconnaissance ?

C'est pour répondre à cette convocation du penser, que le Département de philosophie de l'Université Alassane Ouattara a choisi de mobiliser la réflexion autour du mécanisme d'osmose et de dialyse entre Émergence et Reconnaissance à partir des sous-thèmes suivants :

- Éthique, Ontologie et Altérité
- Culture et Développement
- Gouvernance politique et Utopie
- Technosciences et Progrès
- Économie et Société.

LE DÉSIR DE RECONNAISSANCE AU CŒUR DU SOCIAL : L'ÉTHICITÉ HÉGÉLIENNE EN PROMOTION DE SOI

Kakou Hervé NANOU

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

kakouherven@yahoo.com

Résumé :

Les discriminations sociales donnent au concept de reconnaissance de recevoir une fécondité inouïe dans les débats intellectuels contemporains. En fait, si l'expérience de l'injustice sociale s'identifie au mépris, le désir de reconnaissance, en mettant en exergue la « justice sociale », se dévoile comme un enjeu fondamental pour la condition humaine. Dans ces conditions, comment entrevoir la conditionnalité de la reconnaissance comme panacée des « pathologies sociales » ?

Cette contribution vise à montrer que l'éthicité englobe, chez Hegel, une série d'actions intersubjectives grâce auxquelles les sujets peuvent trouver aussi bien l'accès individuel à un contenu que la reconnaissance réciproque car, un sujet ne peut parvenir à l'autoréalisation que s'il exprime de la reconnaissance à l'autre.

Mots-clés : Autoréalisation, Désir de reconnaissance, Ethicité, Intersubjectivité, Justice sociale, Liberté, Mépris, Pathologie sociale.

Abstract:

Social discriminations give in the concept of recognition to receive incredible fruitfulness over the intellectual's arguments contemporary. In fact, if the "social injustice" experience is identified to the contempt, the desire with gratitude, from obviously social justice, is uncovered in inscription as a cardinal stake according to the human. In those conditions, how the conditionality of recognition can be glimpsed like panacea of social pathologies?

This contribution aims to establish that ethnicity encompasses, with Hegel, a series of intersubjective actions reprieves to which the subjects can well also tumble to the individual access contents without expressing the reciprocal scouting because a subject cannot manage with the devising if he show of it the gratitude of him other.

Keywords : Auto-accomplishment, Contempt, Freedom, Intersubjectivity, Investigation will, Social justice, Social pathology.

Introduction

Le désir de reconnaissance et ses émotions connexes - la colère, la haine, l'indignation, la fierté -, faisant partie intégrante de toute la personnalité humaine, constitue un enjeu fondamental de la condition humaine.

C'est bien Hegel qui insista sur le caractère anthropogène du désir de reconnaissance, et la lutte pour la reconnaissance lui est apparue comme le véritable moteur de l'histoire. En fait, sans vouloir tomber dans l'excessivité d'une interprétation ostentatoire, voire égologique de sa perception de l'éthicité, se donnant comme cadre de réalisation du sujet, il nous faut reconnaître que chaque homme attend l'écho de sa grandeur interne par le canal de la reconnaissance d'autrui et témoigne, ainsi, de l'incomplétude de son être lorsqu'autrui se soustrait à cette exigence, c'est-à-dire lorsqu'il manque à cet appel. Ainsi, qu'il s'agisse d'aborder les discriminations sociales à travers les inégalités économiques, le mépris des minorités culturelles, les privations des droits politiques, les pathologies du travail, les rapports de domination du genre, etc., le concept de reconnaissance reçoit une signification plurielle et s'avère d'une grande fécondité dans les débats intellectuels contemporains.

Le terme « reconnaissance », qui n'appartient ni au vocabulaire politique traditionnel, ni au vocabulaire classique des sciences humaines, s'est pourtant récemment imposé comme un sujet de préoccupation collective et demeure d'actualité dans les théories philosophiques, sociologiques et psychosociales si bien que selon les mots d'Alain Caillé (2004, p. 5) :

Pendant deux siècles, l'essentiel du conflit social dans les sociétés modernes a porté sur les inégalités économiques. Depuis les deux ou trois dernières décennies, au contraire, il s'organise au premier chef à partir de la question de la reconnaissance.

Le souci pour la reconnaissance est donc présent dans la quasi-totalité des compartiments de la vie sociale si bien qu'il est devenu « un nouveau phénomène social total » (Alain Caillé (dir.) 2007) ainsi que l'une des questions morales et politico-juridiques centrales des temps contemporains.

La prédominance du néolibéralisme dans notre société tend à imposer comme projet idéologique la soumission au « libre marché » avec son corollaire de célébration de la « responsabilité individuelle ». Cette situation pose la quête du bonheur et de l'épanouissement personnel comme un idéal absolu au point que nul ne peut ignorer

l'accroissement de la difficulté de vivre pour la majorité de nos contemporains. Du coup, le « déni de reconnaissance » prend des formes diverses selon la sphère en question : mal aimé des autres, exclus des droits, nié dans sa valeur sociale. Ces atteintes à la reconnaissance entraînent une expérience du mépris qui affecte négativement le rapport à soi des personnes concernées. L'on assiste, dès lors, à la perte de confiance en soi en tant que personne digne d'affection, à la perte du respect de soi en tant que membre d'une communauté d'égaux et à la perte de l'estime de soi dans un corps social indifférent ou hostile.

Cette centralité du « déni de reconnaissance » au cœur du social nous incite à nous interroger de la manière suivante : comment parvenir à la reconnaissance effective du sujet au sein d'une société soumise au dictat de l'égoïsme et du particularisme effrénés ? Autrement formulée, peut-on reconnaître à l'individu ou au sujet sa valeur intrinsèque ainsi que la liberté existentielle au cœur d'une société marchande, panégyrique de l'acquisitivité et donc en crise de valeur axiologique ?

Ces questions dont l'objectif est de montrer que la quête presque généralisée de la reconnaissance dans les sociétés contemporaines et qui constituent, plus que jamais aujourd'hui, un appel qui nécessite l'investigation du champ hégélien, seront analysées selon une approche méthodologique tripartite. Dans la première partie, il s'agira de faire le point sur le cheminement ayant conduit à l'avènement des théories de la reconnaissance, en termes d'archéologie de ce concept, sur la scène philosophique. Le deuxième moment mettra en exergue la question du « déni reconnaissance », lui-même appréhendé comme conséquence de la dissonance ontologique au niveau de l'humain. Quant à la troisième partie, elle s'évertuera à élucider le chemin du triomphe des pathologies sociales pour la réhabilitation plénière du sujet afin qu'émergent, au cœur du social, les conditions d'épanouissement, voire d'autoréalisation des individus.

1. Archéologie du concept de reconnaissance : les spécificités hégéliennes et honnethienne en assomption

De plus en plus, dans tous les secteurs de la société, au travail, dans les relations entre groupes sociaux ou entre traditions culturelles ou religieuses, entre les sexes ou les générations, dans les rapports à l'État et à l'administration, ou même en famille, les individus se sentent mal ou guère reconnus : ils aspirent tous à la reconnaissance. La

thématique de la reconnaissance est ainsi devenue centrale en sociologie ou en philosophie politique, comme elle l'est dans la réalité même. Une société juste, pense-t-on aujourd'hui, est celle qui accorde à tous la reconnaissance sans laquelle nous ne saurions vivre heureux et épanouis. Mais pouvons-nous tous être reconnus à égalité dans nos singularités ? Avant d'entreprendre la résolution d'un tel problème, ne convient-il pas de questionner en direction du concept de reconnaissance ? Et comment l'aborder au mieux sans le connaître ?

Écoutons, à ce propos, ce que Hegel dit sur le connaître : « C'est une représentation naturelle qu'avant d'aller en philosophie à la Chose même, savoir au connaître effectif de ce qui est en vérité, il serait nécessaire de s'entendre auparavant sur le connaître » (G. W. F. Hegel, 1993, p. 89). Nous entendre sur le connaître, c'est-à-dire, ici, sur le concept de reconnaissance, c'est, d'abord et avant tout, prospector le terreau de son émergence afin de l'examiner dans sa teneur substantielle. Toutefois, y a-t-il meilleur sol de prospection d'un concept que le sol hellénique ?

En effet, le concept de reconnaissance est loin d'être nouveau dans la tradition philosophique. Et c'est justement ce qui donne sens à « sa polysémie » (P. Ricœur, 2004). Dans leur étude ontogénétique de ce concept, Haud Guéguen et Guillaume Malochet ne manquèrent point d'établir l'équivalence entre la reconnaissance et le terme grec de « *anagnôrisis* ». Ce terme grec désigne « une opération cognitive par laquelle on identifie un objet ou une personne quelconque » (H. Guéguen et G. Malochet, 2012, p. 7). La reconnaissance, au sens d'*anagnôrisis*, précisent les deux auteurs, en tant qu'elle est liée, chez Platon, qui l'utilise dans un sens épistémologique, à la problématique de la connaissance, dissociée de l'enjeu affectif ou moral, et, chez Aristote, au passage de l'ignorance à la connaissance, concerne, somme toute, chez eux, le contexte poétique dont « le sens et l'enjeu apparaissent, de prime abord, très éloigné du sens contemporain de la notion de reconnaissance » (Idem, p. 8). Du coup, ce qui est relativement nouveau et particulier dans l'usage contemporain de ce concept,

c'est le renversement au plan grammatical du verbe « reconnaître » de son usage à la voix active à son usage à la voix passive, au lieu de reconnaître quelque chose, d'autres personnes ou soi-même, le sujet demande à être reconnu par les autres (K. Agnidé, 2014, p. 41).

Il convient donc, à ce niveau, de signifier que l'auteur dont le nom est lié à cette révolution sémantique est bien Hegel qui emprunta, lui-même, ce terme à Fichte mais, avant lui, à Machiavel puis à Hobbes.

De fait, dans ses écrits politiques, Machiavel formula l'idée selon laquelle les individus, voire les collectivités politiques, guerroyent constamment entre eux, pour la défense de leurs intérêts. Avec lui s'impose, au fil des évolutions historiques, la conviction que l'action se déroule sur fond de lutte permanente des sujets pour la conservation de leur identité physique : « Les hommes, dit-il, aiment à changer de maîtres, espérant chaque fois trouver mieux. Cette croyance leur fait prendre les armes contre les seigneurs du moment » (N. Machiavel, 1972, p. 7). C'est ce thème de lutte pour la préservation du sujet et de ses intérêts qui fut repris, cent vingt ans plus tard, par Thomas Hobbes pour asseoir le fondement de sa théorie contractuelle de la souveraineté de l'État.

Mais, Hobbes possède sur Machiavel l'avantage d'avoir insufflé le processus de formation d'un appareil d'État moderne et l'extension des échanges marchands lorsqu'il écrit :

Chaque fois que deux hommes désirent la même chose dont ils ne peuvent pas jouir tous les deux, ils deviennent ennemis l'un de l'autre ; et chacun, en vue de la fin qu'il se propose (à savoir, sa propre conservation), s'efforce de soumettre ou de tuer l'autre. C'est pourquoi, s'il n'existe rien de plus que la force d'un seul homme pour détourner celui qui songe à attaquer son voisin, on peut s'attendre, chaque fois que quelqu'un occupera un terrain présentant quelques avantages, qu'il l'aura ensemencé, qu'il y aura planté et bâti, à ce que d'autres, pourvus de forces unies, s'en viennent lui enlever, non seulement le tout de son travail, mais même la vie ou la liberté » (T. Hobbes, 2004, p. 106).

Ainsi, nul ne peut occulter le fait que

le contrat politique, dans la théorie de Hobbes, trouve sa justification décisive dans le fait qu'il est seul capable de mettre fin à cette guerre continuelle de tous contre tous que les sujets mènent pour assurer leur conversation individuelle (A. Honneth, 2000, p. 16).

Toutefois, il nous faut reconnaître que la philosophie sociale moderne, dans son déroulement, tend à réduire l'action de l'État à l'exercice d'un pouvoir instrumentalisé. C'est contre cette tendance que le jeune Hegel d'Iéna a cherché à réagir dans ses ouvrages de philosophie politique. Néanmoins, avant de reprendre cette tendance dans un contexte historique complètement différent, Hegel s'est tout de même servi « du modèle hobbesien de la lutte entre individus pour articuler son projet critique » (Idem, p. 17).

Aussi, les discussions contemporaines et systématique sur le concept de reconnaissance présentent-elles, pour l'essentiel, une réception et une transformation de fragment de doctrines de Fichte ; doctrines qui connurent leur développement plénier avec Hegel. Dans son ouvrage *Fondements du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science* (1796), Fichte définit la reconnaissance comme la relation réciproque d'individus conscients d'eux-mêmes et qui limitent leur liberté d'action pour rendre possible l'exercice de la liberté d'autrui. Voici ce qu'il dit à cet effet :

L'être raisonnable fini ne peut pas s'attribuer à lui-même une causalité libre dans le monde sensible sans l'attribuer aussi à d'autres, par conséquent sans admettre d'autres êtres raisonnables finis hors de lui (J. G. Fichte, 1986, p. 46).

En fait, si pour Fichte le problème était de comprendre comment une conscience pouvait reconnaître une autre conscience, ou une autre liberté différente du phénomène sensible, les individus, en agissant de la sorte, constituent ce que Ludwig Siep qualifie « relation juridique » (L. Siep, 2013 p. 202). Il devient, dès lors, perceptible que Fichte utilisa le concept de reconnaissance pour penser la relation juridique.

Au-delà de tout ce qu'il doit à Fichte, Hegel pense la reconnaissance en termes d'exigence morale. Il s'inspira des travaux de ses prédécesseurs sur la thématique de la reconnaissance, mais dans la logique du dépassement. Il étend en effet la structure de la reconnaissance réciproque entre individus conscients d'eux-mêmes, analysée par Fichte, à une reconnaissance d'un niveau supérieur entre les individus et les formes de communauté, c'est-à-dire les systèmes et les institutions sociales. Ce rapport de reconnaissance se développe entre le « je » et le « nous ». Dans cette perspective, selon Ludwig Siep (Idem, p. 203), « dans la phénoménologie, la reconnaissance de la conviction et de la communauté morale est présentée comme l'achèvement de la reconnaissance entre « je » et « nous » ».

L'idée de Hegel est que la conscience de soi dépend de l'expérience de la reconnaissance sociale. La subjectivité n'advient, comme telle, que dans l'intersubjectivité et l'altérité est la condition d'effectivité de la conscience de soi. Voici ce qu'il dit :

Chacun est à l'autre le moyen terme par lequel chacun se médiatise et syllogise avec soi-même, et chacun, à soi et à l'autre, [est] essence immédiate étant pour soi, qui en même temps n'est ainsi pour soi que par cette médiation. Ils se reconnaissent comme se reconnaissant mutuellement (G. W. F. Hegel, 1993, p. 191).

Le processus d'individuation s'opère donc dans la reconnaissance. Ainsi, c'est « seulement par la reconnaissance d'autrui qu'un individu peut accéder à une véritable conscience de soi, ou à la "vérité" de la conscience de soi » (Emmanuel Renault, 2009, p. 27). Mais, cette reconnaissance passe par ce qu'il convient de nommer, à la suite de Hegel, « la lutte ou le combat à mort ». En effet, pour Hegel, « c'est seulement par l'acte d'engager la vie que [se trouve avérée] la liberté » (G. W. F. Hegel, 1993, p. 193). Mieux, « l'individu qui n'a pas risqué sa vie peut bien se trouver reconnu comme personne ; mais il n'a pas atteint à la vérité de cet être-reconnu comme une conscience autostante » (Idem). C'est dire que tout individu qui n'a pas mis sa vie en jeu ne peut parvenir à la vérité de la reconnaissance en tant que conscience de soi autonome. Dans son commentaire de la *Phénoménologie de l'esprit*, Kojève écrit ces mots qui suivent : « parler de l'« origine » de la Conscience de soi, c'est donc nécessairement parler d'une lutte à mort en vue de la « reconnaissance ». Sans cette lutte à mort de pur prestige, il n'y aurait jamais eu d'êtres humains sur la terre » (A. Kojève, 1947, p. 14). L'analyse kojévienne, s'efforce, certes, de comprendre la pensée de Hegel, mais elle la caricature et, se mettant à distance d'elle, nous conduit à dire que la lutte pour la conservation de soi, loin d'être un phénomène de « pur prestige » se donne comme le procès nécessaire de toute existence libre. Ainsi, chez Hegel, la lutte pour la reconnaissance est le véritable moteur de l'histoire.

En conséquence, « ce n'est pas un hasard si la philosophie hégélienne se trouve être la référence centrale des deux principaux théoriciens contemporains qui ont réactualisé la question de la reconnaissance: Charles Taylor et, surtout Axel Honneth » (H. Guéguen G. Malochet, Op. cit., p. 24). En reprenant à leur compte l'idée hégélienne de lutte pour la reconnaissance, Axel Honneth et Charles Taylor octroient au concept de reconnaissance sa valeur sociale actuelle. Mais, comme le note si bien Haud Guéguen et Guillaume Malochet,

la théorie de la reconnaissance qu'un penseur contemporain dégage de la philosophie de Hegel est toujours tributaire du choix des textes utilisés, ainsi, bien sûr, que des enjeux et problématiques qui président au départ de ces choix (H. Guéguen G. Malochet, Op. cit., p. 29).

Axel Honneth, dans sa tentative de réactualisation de la Théorie critique de l'École de Francfort, s'inspira du paradigme hégélien de la lutte pour la reconnaissance pour

rendre explicite ce qu'il entendait par le concept de reconnaissance tandis que Charles Taylor utilisa ce même terme pour développer une théorie de la reconnaissance des minorités culturelles. En fait, à partir du concept de reconnaissance qu'il reprend de Hegel, Honneth ne se contente pas, comme Taylor, de formuler une théorie de la réconciliation des différentes identités culturelles au sein de l'espace politique, mais « il s'emploie à proposer une vision globale de la vie sociale incluant aussi bien une conception de la vie accomplie qu'une explication des luttes sociales » (M. Savadogo, 2012, p. 83). S'agissant précisément d'Axel Honneth, la philosophie de la reconnaissance qu'il développe, constitue le troisième moment de la « Théorie critique » à la suite de ses prédécesseurs dont Walter Benjamin, Max Horkheimer, Théodor Adorno, Hebert Marcuse et Jürgen Habermas.

Et c'est au tournant habermassien de la Théorie critique dont l'idée maitresse est l'agir communicationnel, orienté vers l'intercompréhension, qu'a succédé la philosophie honnethienne de la reconnaissance. Honneth reconnaît à Habermas un certain nombre de mérites dont celui d'avoir relevé un défi fondamental des premiers penseurs de la Théorie critique en relançant la recherche philosophique sur le social à partir de son paradigme de communication. Toutefois, il lui reproche de sacrifier la structure du social sur l'autel de l'impératif du consensus.

Contrairement à Habermas qui fait la promotion du consensus communicationnel, Honneth pense que ce qui se joue fondamentalement au cœur de la structure du social est la lutte pour la reconnaissance. C'est donc pour rendre compte de cette idée fondamentale jusque-là ignorée par ses prédécesseurs – aussi bien par l'ancienne Théorie critique que par Habermas –, que Honneth fait appel aux sources hégéliennes, en particulier, aux écrits hégéliens de la période d'Iéna dans le but de réactualiser la Théorie critique. En conséquence, Honneth peut écrire : « Et ce conflit dans l'entente me semblait être analysable au mieux à l'aune du paradigme de la lutte pour la reconnaissance développée par Hegel » (A. Honneth, 2006, p. 160). En préférant le paradigme hégélien de la lutte pour la reconnaissance à celui de la communication développé par Habermas, Axel Honneth opère une révolution dans l'histoire de la Théorie critique. Aussi, à travers son concept de « lutte pour l'existence » selon lequel la lutte vise moins la préservation « atomiste » de soi que l'établissement des relations

de reconnaissance, calqué sur le modèle hégélien de « lutte pour la reconnaissance », ne se trouve-t-il pas justifié l'élévation, voire l'assomption des théories hégélienne et honnethienne de la reconnaissance ?

Assurément oui! Car si l'idée fondamentale qui structure la démarche honnethienne s'inspire du jeune Hegel de l'avant *Phénoménologie de l'esprit*,

pour qui la réalisation de l'être humain dépend de l'existence de relations éthiques, aux différents niveaux de l'amour, du droit et la « vie éthique » (*Sittlichkeit*), dont l'établissement procède uniquement d'un développement conflictuel marqué par la lutte pour la reconnaissance » (Idem, p. 20),

il ne fait aucun doute que la théorie de la reconnaissance, perçue par Hegel et Honneth, soit élevée, dans le contexte social actuel, à la grandeur des théories normatives de références et, surtout, au-dessus des autres théories analogues. En fait, pour Honneth, la formation de l'identité de la personne est tributaire des relations de reconnaissance dont la constitution est forcément de nature intersubjective. Par conséquent, si des individus se sentent atteints dans leur intégrité physique, s'ils sont exclus des droits ou encore s'ils se sentent niés dans leur valeur sociale, c'est-à-dire s'ils font l'expérience du mépris pouvant affecter négativement leur rapport à eux-mêmes, il va sans dire que la société qui les abrite est en crise et que cette crise peut bien conduire au « déchirement du social ». Ne convient-il pas, dans ces conditions, d'aborder la problématique du « déni de reconnaissance » en tant que cause des crises sociales ?

2. Du déni de reconnaissance aux crises sociales : l'humanité à l'épreuve de la dissonance ontologique

La reconnaissance, comme il a été signifié un peu plus haut, est l'un des concepts fichtéens et hégéliens qui a reçu le meilleur accueil dans la philosophie contemporaine. Avec Axel Honneth, elle est comprise comme l'une des conditions de la réalisation de soi. En ce sens, il faut comprendre qu'une société humaine requiert que l'environnement social, culturel ou politique permette aux individus de développer une identité autonome ou une relation positive à soi-même. Dans ce cadre social, chacun devrait pouvoir devenir ce qu'il souhaite être sans passer par l'expérience douloureuse du mépris ou du déni de reconnaissance. Ainsi, ne convient-il pas de nous interroger avec Axel Honneth en ces termes : « comment l'expérience du mépris peut-elle envahir la vie affective des sujets humains au point de les jeter dans la résistance et l'affrontement social,

autrement dit dans une lutte pour la reconnaissance » ? (A. Honneth, 2000, p. 162). Et comment le déni de reconnaissance conduit-elle aux crises sociales dans le contexte de négation de la valeur intrinsèque de l'homme ? Somme toute, la dénégation à l'humain de ses valeurs intrinsèques ne se donne-t-elle pas comme le paravent ou l'antécédent d'un déséquilibre ontologique du dénégateur avec son essence ? L'exposé qui suit tentera de répondre à ces questionnements.

Il ne fait aucun doute que l'indignation soit de mise dans notre société contemporaine et que celle-ci relève du mépris. Par indignation, nous entendons l'expression de colère et de mécontentement qui soulève une action contre laquelle réagit la conscience morale ou le sentiment d'injustice. Ce type d'expérience, spécifiquement humaine est vécu lorsqu'une conduite fait scandale et provoque, pour ainsi dire, le bouleversement de notre âme. Elle témoigne surtout que le mépris est insupportable et que toute vie sociale humaine ne peut être fondée sur le déni de reconnaissance. Lorsque des personnes sont atteintes dans leur dignité ainsi que dans leur intégrité physique, lorsqu'elles sont exclues des droits ou encore se sentent niées dans leur valeur sociale, surviennent alors des luttes allant dans le sens de la restauration de leurs valeurs sociales. Les différentes atteintes à la reconnaissance, pouvons-nous le dire, entraînent l'expérience du mépris qui affecte négativement le rapport à soi des personnes concernées. On assiste ainsi, au cœur du social,

à la dissolution de la confiance en soi en tant que personnes dignes d'affection, à la perte du respect de soi comme membres d'une communauté d'égaux en droits, et à la perte de l'estime de soi comme sujets contribuant par leurs pratiques à la vie commune (A. Honneth, 2006, p. 21).

Ce sont de telles privations de reconnaissance qui sont à l'origine des crises sociales dans la mesure où les sujets concernés se voient refuser les conditions d'une formation et d'une appréciation positives de leur identité. Aussi, dans bien des cas, ces expériences du mépris deviennent des motifs de luttes visant à recouvrer l'identité à soi des sujets pour une reconnaissance plénière de leurs droits.

Et lorsque ces revendications pour la reconnaissance des sujets sont bafouées par ceux qui doivent les leur restituer, l'on assiste à la désagrégation, voire à la dissolution du tissu social. C'est ce qui nous donne d'asserter que le déni ou mépris des individus, lorsqu'il est mal maîtrisé, sous-traité, voire mal traité par les responsables de la société,

conduit, inexorablement, aux crises sociales. Dans ce contexte, il faut comprendre dès lors que si

L'expérience de la reconnaissance sociale est une condition dont dépend le développement de l'identité personnelle dans son ensemble, l'absence de cette reconnaissance, autrement dit le mépris, s'accompagne nécessairement du sentiment d'être menacé de perdre sa personnalité (Idem, p. 193).

Ainsi, lorsque les droits des sujets sont violés « et que l'on refuse à une personne la reconnaissance qu'elle mérite, elle y réagit en règle générale par des sentiments moraux qui accompagnent l'expérience du mépris » (Ibidem). Ces sentiments moraux, tels que le mentionne Honneth, ne sont-ils pas des réactions au mépris des dignités humaines, pouvant occasionner le malaise social ?

Il faut bien reconnaître que lorsque l'humain est bafoué dans sa dignité, lorsqu'on lui dénie toutes valeurs liées à son existence et qu'on lui refuse la reconnaissance de ses droits fondamentaux, il s'ensuit, bien évidemment, de sa part, une réaction vindicative ; réaction pouvant conduire à la dislocation du lien social. Et si tel est le cas, la logique aristotélicienne de la communauté humaine selon laquelle « toute communauté a été constituée en vue d'un certain bien » (Aristote, 1990, p. 85) et qu'« ainsi, il est tout d'abord nécessaire que s'unissent les êtres [humains] qui ne peuvent exister l'un sans l'autre » (Idem, p. 87) ne se trouve-t-elle pas mise à l'épreuve ?

En effet, selon les mots d'Aristote, « l'homme est un animal politique plus que n'importe quel abeille et que n'importe quel animal grégaire » (Ibidem, p. 91). C'est dire que l'homme n'est fait que pour vivre en communauté et que c'est dans cet espace social que chaque homme coïncide avec son essence pour réaliser son épanouissement authentique. En ce sens, les particularismes effrénés, donnant lieu à la quête inassouvie des richesses avec son corollaire d'empiètement sur la liberté des plus faibles, la célébration de l'égologie et le mépris de la dignité ainsi que de la valeur intrinsèque des individus, ne peuvent que conduire à la distension, voire à la désintégration du lien social.

Dans un tel contexte, la communauté humaine ne peut que se voir détourner de sa destination première, à savoir celle du vivre ensemble harmonieux et convivial de ses composants en vue leur authentique épanouissement. Et, d'autant plus que pour Aristote, « la vie en cité est une certaine communauté » (Ibidem, p. 138) et qu'« il est en premier

lieu nécessaire de partager un territoire commun » (Ibidem), il nous est permis d'arguer que le déni de reconnaissance de la dignité et de la valeur intrinsèque des individus a pour conséquence la dislocation du tissu social; dislocation pouvant conduire la société à basculer dans des crises plurielles. Toutefois, la désintégration du cadre social, lieu de réalisation par excellence de l'humain, n'occasionne-t-elle pas sa désontologisation ? Et que désigne spécifiquement cette désontologisation de l'homme sinon la non coïncidence ou la non correspondance d'avec son essence, à savoir sa pensée ?

S'il est établi avec Pascal que « l'homme est visiblement fait pour penser, c'est [là] toute sa dignité et son mérite » (B. Pascal, 1972, p. 75), alors il convient de se rendre à l'évidence que la pensée, en tant qu'expression de la saisie intelligible des choses, donne, à chaque fois qu'elle est pleinement réalisée, sens à l'être de l'homme : elle est l'essence de l'homme. La pensée - ou du moins le

Concept qui, en régime hégélien n'a pas la signification mutilée d'une représentation générale élaborée par un sujet pensant (...) [et qui se donne comme] la totalité intelligible qui n'est telle que par l'épreuve d'une doctrine qui favorise l'élévation de la pensée » (A. Sangaré, 2016)–,

est ce qui fait la grandeur de l'homme ainsi que sa vocation fondamentale. Car s'il vrai que « L'habiter constant dans l'esprit comme le demeurer intime de [l'homme] (...) conduit sans détours à la pensée » (J. G. Tanoh, 2006), au Concept, n'est-il pas perceptible que c'est la pensée qui constitue l'appel et la mission de l'homme ?

Descartes l'avait compris un peu plus tôt lorsqu'à travers sa découverte du « cogito », il met l'accent sur l'identité spécifique de l'homme en engageant celui-ci à donner un véritable sens à son identité. En s'interrogeant en ces termes « Mais qu'est-ce donc que je suis ? » (R. Descartes, 1956, p. 38) et en répondant lui-même à la question : je suis « Une chose qui pense » (Idem), il posait le premier principe absolument logique et irréfutable de la connaissance. En fait, si l'homme est le seul être qui réalise la connaissance des choses, il nécessite qu'il sache lui-même comment, à partir de lui, la connaissance peut parvenir à sa véritable détermination. Autrement dit, il faut que le sujet qui cherche à connaître, aie la claire connaissance de lui-même avant de se lancer dans une telle entreprise. La pensée est ainsi le principe actif de la conscience qui est visibilité de l'esprit en l'homme.

Or, si l'humain fait l'objet du déni de sa valeur intrinsèque, il convient de se rendre à l'évidence que son bourreau, à savoir le dénégateur de ses valeurs, a perdu le sens essentiel de la correspondance à son être. Car, refuser à une personne ce qu'elle mérite, lui dénier sa valeur existentielle en suscitant en lui le sentiment d'injustice émanent de l'expérience négative qu'il fait du vécu social lorsque ses attentes de reconnaissance sont meurtries, n'est-ce pas là le signe révélateur du diagnostic de la dissonance ontologique de celui qui en est la cause ? Ainsi, il va sans dire que les dénégateurs sont, eux-mêmes, oublieux de ce qu'ils sont essentiellement et qu'ils se dissocient de leur vocation première, à savoir la coïncidence au Concept. Tel est le sens de la dissonance ontologique qui fait que l'homme ne peut plus répondre de lui-même en tant qu'être pensant et qu'il se laisse déterminer par l'acquisivité.

Dans ces conditions, puisque « le monde moderne est le théâtre d'une domination orgueilleuse et sans précaution » (A. Sangaré, Op. cit.) de l'homme par l'homme, l'épreuve de la dissonance ontologique se révèle, selon les mots de Sangaré Abou, comme « le manque d'équilibre, au niveau de l'homme, entre son essence pensante, éthique et son agir » (Idem). Ce déséquilibre, expression de la dysharmonie entre l'homme et l'espace social qui l'abrite se dévoile comme l'antécédent ou la cause fondamentale du déni de reconnaissance. Comprendons dès lors que si la pensée est en l'homme, ce n'est point pour l'ornement de son être mais c'est pour qu'il soit toujours en adéquation parfaite avec son origine, avec son essence afin qu'il soit en entente et en accord intelligible avec lui-même ainsi qu'avec ses congénères. C'est cela le sens et l'essence de l'homme, en tant qu'être capable de coexister sous le mode intelligible. Mais comment l'homme peut-il parvenir à son autoréalisation dans le contexte de sa dénégation et de la dissociation de sa valeur intime ?

3. La voie du triomphe des pathologies sociales : l'éthicité hégélienne comme autoréalisation fondamentale du sujet

Comment triompher des pathologies sociales au sein d'une société où les individus se dissocient, de plus en plus, de leur essence existentielle et où les hommes font sans cesse l'expérience du mépris ainsi que du déni de reconnaissance de leurs valeurs cardinales ? La réponse à ce questionner nous autorise, d'ores et déjà, à fouler le sol hégélien pour y extraire les remèdes curatifs de ces malaises sociaux. Mais, sans

toutefois nous aventurer dans tout le champ hégélien, nous scruterons spécifiquement la sphère de l'éthicité qui, à notre sens, regorge des substances palliatives à ces pathologies sociales. Toutefois, que désigne le terme « éthicité » chez Hegel ?

Écoutons à ce niveau les propos de Hegel lui-même : « L'éthicité est l'idée de la liberté en tant que Bien vivant qui a dans la conscience de soi son savoir, son vouloir et, grâce à l'agir de celle-ci, son effectivité » (G. W. F. Hegel, 2003, p. 251). Que faut-il retenir de cette définition? Retenons que l'éthicité se distingue de la « moralité », en tant que rapport de la subjectivité à des normes d'agir qu'elle se prescrit de manière autonome ainsi que du « droit », entendu comme rapport de la personne à des choses et, par l'intermédiaire de celles-ci, à d'autres personnes : elle est, au sens hégélien du terme, la « vérité » de la sphère de la moralité et de la sphère du droit. L'éthicité, en ce sens, unit et recompose en elle le formalisme objectif du droit et le formalisme subjectif de la conscience morale. Elle constitue une forme d'actualisation de la normativité morale-pratique. En elle, « l'idée de la liberté reçoit (...) une effectivité dont elle ne dispose pas par elle-même, et le Bien abstrait auquel se réfère la subjectivité devient un Bien vivant » (J. F. Kervégan, 2007, p. 363) étant donné qu'il s'incarne dans des pratiques et des représentations partagées, c'est-à-dire communautaire.

C'est ainsi qu'aux dires de Hegel, « [l'éthicité est] le concept de la liberté devenu monde présent-là et nature de la conscience de soi » (G. W. F. Hegel, Op. cit., p. 251). En tant que telle, l'éthicité ne désigne rien d'autre que la liberté objectivée dans les configurations institutionnelles : elle est la condition de la moralité. Vue comme sphère « dans laquelle les composantes objectives de l'esprit objectif (les institutions) ont un rôle moteur » (J. F. Kervégan, Op. cit., p. 374), l'éthicité a pour fonction de créer les conditions de la « vie éthique » en produisant les schémas d'actualisation de la subjectivité. Cependant, en quoi la sphère hégélienne de l'éthicité peut-elle aider à soigner les pathologies du social pour qu'advienne, à l'éclat du jour, l'autoréalisation des sujets ?

Les sphères du droit et de la moralité, perçues comme conditions élémentaires mais essentielles de toute existence libre et accomplie, posent la condition préalable selon laquelle, il n'y a

Pas d'autoréalisation individuelle possible si l'accès à ces conditions élémentaires n'est pas reconnu et garanti à tout individu, indépendamment et abstraction faite de toute

autre considération, liée par exemple à l'origine ou à la religion des individus (A. Honneth, 2008, p. 11).

Néanmoins, il est à relever que dans le droit et la moralité prévalent le culte de l'individualisme et de l'égoïsme qui génèrent les pathologies du mépris et du déni de reconnaissance. C'est là tout le sens de la nécessité, voire de l'urgence du recours à la sphère de l'éthicité, sphère au sein de laquelle apparaît, en plein jour, l'effectivité des conditions de l'autoréalisation des individus en tant que conditions intersubjectives.

De fait, c'est de la conscience qu'il prend des phénomènes sociaux à caractère pathologique, engendrés par l'autonomisation abusive des sphères du droit et de la moralité que Hegel construit sa théorie de l'éthicité en vue de remédier aux excès absolutisants des sphères du droit et de la moralité dans la société moderne fortement capitaliste. C'est parce que le droit et la moralité occasionnent le jeu de contradiction de l'autoréalisation du sujet lorsqu'ils jouent « un rôle qu'on pourrait dire aliénant » (A. Honneth, Op. cit., p. 12) que la voie de l'éthicité est, pour nous trouvée, pour pallier les pathologies sociales.

Dans un contexte social où la liberté est autonomisée de façon absolue et où les individus laissent libre cours à leurs agir, il demeure, de toute évidence, que des sujets souffrent d'indétermination et de reconnaissance. Cette souffrance des sujet tient du fait que les types de subjectivités produits par l'autonomisation excessive des sphères du droit et la moralité sont vides, abstraits et sans contenu. C'est ce qui rend explicite le concept honnethien de « souffrance d'indétermination », à savoir « la souffrance liée au fait d'être indéterminé » qui ne signifie nullement l'indétermination au sens de l'indécision mais bien plutôt le manque de détermination, dans le sens du manque de contenu déterminé. En fait, compte tenu de l'indétermination dans laquelle le sujet se trouve plongé du fait de la célébration du paradigme capitaliste par les sphères de la moralité et du droit en tant qu'elles sont source des pathologies sociales, comment ne pas voir dans l'éthicité le moment salutaire, voire fondamentale de la réalisation du sujet ?

En effet, comprenons que « le passage à la sphère de l'éthique a justement pour objectif proprement thérapeutique de nous guérir de ce genre de conduite et d'attitudes par lesquels nous nous maintenons dans une abstraction sans contenu » (A. Honneth, Op. cit., p. 14). L'éthicité justifie dès lors le rôle proprement libérateur, émancipateur et

thérapeutique des pathologies car « dans cette sphère, nous devenons parties prenantes de pratiques sociales historiquement instituées, nous trouvons des fins pour nos actions, nous assumons des orientations normatives intersubjectivement partagés » (Idem, pp. 14-15). En congédiant les figures de la subjectivité vide et sans contenu occasionnées par le droit et la moralité, dans le contexte de leur autonomisation absolue, générant, pour ainsi dire, la souffrance de certains sujets du fait de leur indétermination, l'éthicité se présente comme la voie de résorption des pathologies sociales dans un monde capitaliste, soumis au dictat de l'avoir, et où l'individu fait incessamment l'expérience du mépris ou du déni de sa reconnaissance.

Le concept de souffrance, mis en connexion, par Hegel, avec le phénomène de l'être indéterminé, vide et manquant de contenu approprié, est le concept qui englobe les dommages pathologiques dans un monde où la vie semble orientée vers les libertés unilatéraux. Les crises sociales, naissant sur fond de mépris ou de déni de reconnaissance, comment l'individu peut-il parvenir à s'autoréaliser autrement que par la voie de l'éthicité ? Disons que, l'éthicité libère des pathologies sociales en ce qu'elle procure, de façon égale, à tous les membres de la société les conditions de réalisation de leur liberté. Elle est le lieu de l'ouverture à des possibilités accessibles à tous d'un gain consistant en contenu et de l'autoréalisation, possibilités « dont l'usage par chaque sujet individuel peut être expérimenté par lui comme la réalisation de sa propre liberté » (Ibidem, p. 87).

Et si la réalisation de la liberté individuelle n'est liée qu'à la condition de l'interaction, puisque les sujets ne peuvent s'expérimenter, eux-mêmes, comme libres dans leur limite que face à leurs partenaires humains, alors ce qui doit prévaloir dans la sphère de l'éthicité c'est le principe de « commerce intersubjectif ». Il s'agit ici des conditions de l'autoréalisation individuelle que l'éthicité doit procurer en vue de permettre aux sujets d'échapper aux souffrances liées à leur indétermination. Dans cette logique, ces conditions « doivent d'une façon ou d'une autre être composées de formes de communication dans lesquelles les sujets peuvent réciproquement apercevoir dans l'autre une condition de leur propre liberté » (Ibidem). L'éthicité regroupe, dès lors, une série d'actions intersubjectives qui se révèlent comme des dispositifs constitutifs de formes de reconnaissance. Dans cette sphère, les actions des sujets possèdent un caractère de reconnaissance authentique du moment où ceux-ci, en se rapportant les uns

aux autres, se dissocient des dénégations des valeurs intrinsèques pour se reconnaître et s'apprécier comme tel. Il devient, dès lors, compréhensible que l'éthicité constitue le cadre fondamental de l'autoréalisation du sujet. Les actions intersubjectives des individus sont donc, dans l'éthicité, les conditions expressives de leur autoréalisation et de leur reconnaissance mutuelle.

Conclusion

On l'aura bien compris, le désir de reconnaissance est si bien généralisée dans les sociétés contemporaines que jamais, les sociétés humaines n'ont été mues par autant d'ampleur que par la lutte pour la reconnaissance. Alors qu'une bonne part de l'activité humaine est dirigée vers l'assouvissement des envies naturelles et qu'une partie non négligeable de leur temps se passe à la poursuite des buts fugitifs, individus et groupes sociaux aspirent à la reconnaissance. C'est ce qui fait dire à Fukuyama (F. Fukuyama, 1992, p. 182) que « les hommes ne recherchent pas simplement le confort matériel, mais le respect ou la reconnaissance ». Du coup, ceux-ci « croient qu'ils méritent ce respect parce qu'ils possèdent une certaine valeur ou une certaine dignité » (Idem).

Lorsque leur dignité vient à être écorchée ou bafouée et qu'ils font l'expérience du mépris pouvant entraîner leur réification, il s'ensuit que les hommes s'engagent dans une lutte qui vise la reconnaissance de ce qu'ils sont, - à savoir des sujets pensants -, ainsi que de ce qu'ils valent. C'est ainsi que les minorités ethniques, religieuses, culturelles et nationales expriment leur ardent désir d'avoir droit au respect.

Dans les relations interpersonnelles, les relations entre les groupes sociaux, les traditions culturelles, les générations ; dans les rapports des citoyens aux institutions, à l'État et à l'administration, les acteurs évoquent ou mobilisent le concept de reconnaissance. Ce concept est mobilisé quand les attentes de justice des différents acteurs et des groupes sociaux sont déçues dans le contexte du culte de l'injustice sociale. Dans cette situation, « ce qui est posé [comme paradigme] est aussi bien la possibilité de la non-reconnaissance, et de la non-liberté » (G.W.F. Hegel, 1992, p. 138).

La conséquence de cette non-reconnaissance, devenue effective au cœur du social par le mépris des individualités, est la génération des pathologies sociales dont la voie de résolution ne peut s'ouvrir que par l'éthicité hégélienne, entendue comme l'espace

ou le cadre au sein duquel se jouent les actions intersubjectives en sorte que les sujets, ne peuvent parvenir à leur autoréalisation que s'ils expriment de la reconnaissance à leurs congénères. Et si « C'est par les multiples luttes pour la reconnaissance sans cesse rejouées qu'une collectivité peut accroître les chances de réunir les conditions nécessaires à l'autoréalisation de ses membres » (A. Honneth, 2006, p. 21), comment ne pas percevoir, au travers de ce qui est rendu au sujet au cœur du social, à savoir la restauration de sa dignité et sa reconnaissance en tant que personne valeureuse, l'émergence de l'humaine condition et, par voie de conséquence, l'émergence de la communauté toute entière ?

Références bibliographiques

AGNIDÉ Koffi, 2014, « Reconnaissance et nouvelles orientations normatives sur la justice sociales », Revue *Perspectives philosophiques* n°007, Premier semestre, pp. 38-60.

ARISTOTE, 1990, *Les politiques*, Traduction inédite, Introduction, Références bibliographiques, notes et index par Pierre PELLEGRIN, Paris, Flammarion, 476 p.

CAILLÉ Alain, 2004, « De la reconnaissance : Don, identité et estime de soi », Revue du *MAUSS*, n°23, premier semestre, pp. 5-15.

CAILLÉ Alain (dir.), 2007, *La quête de la reconnaissance : un nouveau phénomène social total*, Paris, La découverte, 304 p.

DESCARTES René, 2000, *Discours de la méthode*, Présentation et dossier par Laurence RENAULT, Paris, Flammarion, 191 p.

FICHTE Johann Gottlieb, 1984, *Fondements du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science*, présentation, traduction et notes par Alain RENAULT, Paris, PUF, 422 p.

FUKUYAMA Francis, 1992, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, traduit de l'anglais par Denis-Armand CANAL, Paris, Flammarion, 455 p.

GUÉGUEN Haud et MALOCHET Guillaume, 2012, *Les théories de la reconnaissance*, Paris, La Découverte, collection «Repères», 128 p.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1992, *Système de la vie éthique*, Traduit et présenté par Jacques TAMINIAUX, Paris, Éditions Payot, 213 p.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1993, *Phénoménologie de l'esprit I*, Traduction et notes par Gwendoline JARCZYK et Pierre-Jean LABARRIÈRE, Paris, Gallimard, 918 p.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 2003, *Principes de la philosophie du droit*, Présenté, révisé, traduit et annoté par Jean-François KERVÉGAN, Paris, PUF, collection « Quadrige », 503 p.

HOBBS Thomas, 2004, *Léviathan*, Traduit du latin et annoté par François TRICAUD et Martine PÉCHERMAN, Paris, Jean Vrin, 560 p.

HONNETH Axel, 2000, *La lutte pour la reconnaissance*, traduit de l'allemand par Pierre RUSCH, Paris, CERF, 239 p.

HONNETH Axel, 2006, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Textes traduits par Olivier VOIRIOL, Pierre RUSCH et Alexandre DUPEYRIX, Paris, La découverte, 353 p.

HONNETH Axel, 2008, *Les pathologies de la liberté. Une réactualisation de la philosophie du droit de Hegel*, Traduit de l'allemand et présenté par Franck FISCHBACH, Paris, La découverte, 192 p.

HONNETH Axel, 2013, *Ce que social veut dire I. Le déchirement du social*, Traduit de l'allemand par Pierre RUSCH, Paris, Gallimard, collection « NRF essais », 346 p.

KANT Emmanuel, 1979, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Traduction et notes par Victor DELBOS, Préface de Monique CASTILLO, Paris LGF, 256 p.

KERVÉGAN Jean-François, 2007, *L'effectif et le rationnel : Hegel et l'esprit objectif*, Paris, Jean Vrin, 410 p.

KOJÈVE Alexandre, 1947, *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la phénoménologie de l'Esprit professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études réunies et publiées par Raymond QUENEAU*, Paris, Éditions Gallimard, 601 p.

MACHIAVEL Nicolas, 1972, *Le Prince*, Préface de Raymond ARON, traduction, notes et postface de Jean ANGLADE, 306 p.

PASCAL Blaise, 1972, *Pensée*, sous la direction de Philippe SELLIER, Paris, Le Livre de Poche, 735 p.

RICŒUR Paul, 2004, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 386 p.

RENAULT Emmanuel, 2009, « Reconnaissance, lutte, domination : le modèle hégélien », in *Politique et société*, vol.28, n°23, pp. 23-43.

SANGARÉ Abou, 2016, « Les fondements de la colonisation moderne de la nature : du bouc-émissairisme cartésien à la dissonance ontologique », in *Échanges*, revue de philosophie, littérature et sciences humaines, volume 1, n°007 décembre 2016.

SAVADOGO Mahamadé, 2012, *Penser l'engagement*, Paris, L'Harmattan, 123 p.

SIEP Ludwig, 2013, *La philosophie pratique de Hegel : actualité et limites*, Présentation par Myriam BIENENSTOCK, traduit de l'allemand par Jean-Michel Buée, Paris, Éditions de l'éclat, 302 p.

TANOHI Jean Gobert, 2006, « Être africain (Approche métaphysique de l'identité humaine en Afrique) », in le Portique [En ligne], 2- | Varia, mis en ligne le 15 décembre 2006, Consulté le 12 août 2011.

TAYLOR Charles, 1993, « Politique de reconnaissance », in Charles Taylor, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Paris, Aubier, 142 p.